Document generated on 10/12/2024 3:26 a.m.

Recherches sociographiques

Richard GAY, *Les années de l'O.N.F.*

Pierre Véronneau

Volume 32, Number 3, 1991

Femmes et reproduction

URI: https://id.erudit.org/iderudit/056654ar
DOI: https://doi.org/10.7202/056654ar

See table of contents

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)
1705-6225 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Véronneau, P. (1991). Review of [Richard GAY, *Les années de l'O.N.F.*]. *Recherches sociographiques*, *32*(3), 478–480. https://doi.org/10.7202/056654ar

Tous droits réservés © Recherches sociographiques, Université Laval, 1991

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Faut-il investir davantage? Quelle forme devraient prendre ces nouveaux déboursés? Quel en serait le but: l'apprentissage scolaire des élèves ou le bien-être du personnel de l'enseignement? Qu'est-ce qui nous assure que les objectifs visés seront atteints à l'aide des moyens retenus? Voilà autant de questions que soulève l'étude. Tant que des éléments supplémentaires de réponse ne seront pas apportés, on ne pourra écarter le poncif actuel que dépenser plus en éducation, c'est jeter de l'argent par les fenêtres.

Ce livre devrait être sur la liste de lectures de tout commissaire d'école, de tout membre du Conseil supérieur de l'éducation, de tout ministre de l'Éducation et de tout porte-parole syndical qui rêvent d'un budget plus grand pour l'éducation.

Clément LEMELIN

Département de sciences économiques,
Université du Québec à Montréal.

Richard GAY, *Les 50 ans de l'O.N.F.*, Montréal, Éditions Saint-Martin / Les Entreprises Radio-Canada, 1989, 168 p.

Publié en 1989 par les Éditions Saint-Martin et les Entreprises Radio-Canada, Les 50 ans de l'O.N.F. est un ouvrage de circonstance. En effet, cette année-là, l'Office national du film du Canada célébrait le cinquantième anniversaire de sa fondation et plusieurs manifestations le soulignaient. La série radiophonique réalisée par le Service des émissions culturelles de Radio-Canada s'inscrit dans ce contexte; elle voulait examiner les principales facettes de l'activité de cette agence gouvernementale. Le journaliste Richard Gay interroge donc successivement neuf membres du personnel de l'O.N.F., neuf artisans devrais-je dire, et le travail consiste à retranscrire leurs réponses. Le dessein de l'auteur transparaît dans la courte préface: il souhaite que les paroles de ses invités ne s'envolent pas.

On perçoit dès lors les qualités et les faiblesses du texte. De lecture aisée, écrit sur le ton journalistique, il amène le lecteur d'une anecdote à l'autre, passant d'un nom à un titre, effectuant un survol partiel et partial de son sujet, ne visant ni l'exhaustivité, ni la justesse historique, ni la réflexion poussée, sauf peut-être dans le cas de Jacques Godbout. Il faut préciser tout de suite que, malgré les prétentions de son titre, le livre traite surtout de la production française, par le choix même des invités. Un seul, Paul Cowan, doit couvrir spécifiquement la production anglaise, et il le fait peu.

Chaque invité, c'est bien normal, aborde son sujet à partir de son expérience propre et a tendance, s'il est cinéaste, à parler surtout de ses propres films. L'intervieweur accentue cette approche par des questions personnelles qui ne facilitent pas le dépassement du propos. Si ce dialogue permet un meilleur contact entre l'auditeur et l'invité et rend le sujet plus vivant, il entraîne, par contre, un affaiblissement de la réflexion qui serait nécessaire dans le cadre d'un ouvrage écrit. Ainsi donc, le titre nous met sur une mauvaise piste et frôle la fausse représentation; on ne traite pas des 50 ans de l'O.N.F. dans leur ensemble, mais d'événements qui ont parsemé cette histoire. On ne vise même pas à en faire une quelconque chronique. Le journaliste en reste à un niveau assez familier et superficiel, ce qui, encore une fois, peut

convenir à l'émission de radio, mais nuit à la connaissance du sujet. Pour un imprimé, il aurait été souhaitable qu'il enrichisse ses interviews de textes de présentation étoffés, de notes explicatives, qu'il développe davantage les réponses de ses interlocuteurs. Mais non. Rien au-delà de la retranscription. Les souvenirs approximatifs ne sont pas rectifiés. Plusieurs titres de films sont mentionnés, mais non sans le nom du réalisateur et sans l'année de tournage; on semble présumer que chacun est au courant. Les circonstances de production, la nature des séries, leur importance historique, leur conséquence sur le cinéma québécois sont aussi passées sous silence.

De la même manière, nul élément ne permet de placer le sujet en contexte. Par exemple, en tant qu'agence gouvernementale, l'O.N.F. a répondu et répond toujours à des objectifs politiques nationaux dont la nature a fluctué au fil des ans. De la propagande à l'outil de connaissance mutuelle des Canadiens, du divertissement à l'instrument de changement social, de l'émission de télévision au long métrage pour les salles, le cinéma de l'O.N.F. a emprunté des voies variées qui répondaient autant à des impératifs extérieurs qu'à une volonté interne. Le livre n'éclaire pas cette dynamique, cette dialectique, ni le statut particulier d'un appareil d'État culturel qui essaie de préserver son autonomie de pensée ou de fonctionnement dans un mandat défini par le gouvernement. Il ne suffit pas d'affirmer que l'O.N.F. est unique au monde, il faut démontrer en quoi. Il l'est par ses films, par sa structure, par son mode d'accès au public, mais tout cela est noyé dans la somme des réminiscences qui surgissent pêle-mêle au fur et à mesure de la discussion. Au lecteur d'y mettre de l'ordre, de départager le vrai du faux.

Car du faux, à tout le moins du plus ou moins vrai, il y en a, la méthode employée ne pouvant produire d'autre effet. Par exemple, lorsque les personnes évoquent des événements qui datent d'avant leur entrée à l'Office, ou qu'elles donnent une lecture très personnelle de situations qu'elles ont vécues, ou qu'elles valorisent tel type de cinéma plutôt que tel autre. On voit constamment ramenées certaines interprétations, tronquées, qui font partie des lieux communs qu'on véhicule sur l' O.N.F., ses cinéastes et ses productions. On ne peut en faire grief aux interviewés. Mais on serait en droit d'attendre du journaliste que, pour une série de cette envergure, il se soit mis au fait des recherches sérieuses qui, depuis dix ans, en français et en anglais, ont porté sur l'O.N.F. Cela lui aurait permis d'affiner ses questions, de relancer ses invités, de les contredire même, de circonstancier leur propos, d'aller à l'encontre des stéréotypes, d'évoquer des noms oubliés, des séries mésestimées. Sous cet aspect, *Les 50 ans de l'O.N.F.* apporte peu de chose qu'on ne sache déjà. Plusieurs interviewés (Jacques Bobet, Robert Forget, Anne Claire Poirier, Marcel Carrière, Jacques Godbout) ont souvent eu l'occasion de raconter leur histoire et de faire valoir leurs points de vue dans des revues ou des ouvrages de cinéma. Si on ajoute à cela les publications auxquelles j'ai fait allusion précédemment, on doit avouer que le taux de redondance justifie peu la pertinence du livre, et n'entame en rien celle de la série radiophonique. À peine peut-on trouver un quelconque apport aux entretiens de Jean-Marc Garand, Carol Faucher, Paul Cowan et Maurice Vallée. Et les oubliés, eux, se ramassent à la pelle...

En fait, il n'existe pas encore, en français, d'histoire exhaustive de l'O.N.F. On trouve de l'information très détaillée sur des périodes précises (1939-1964, Révolution tranquille), sur des séries (Société nouvelle), sur des cinéastes (Pierre Perrault, Claude Jutra, Denys Arcand, Anne Claire Poirier). Les livres en anglais recoupent d'autres périodes (1939-1968, 1939-1976, 1949-1989), d'autres séries (*World in Action, Canada Carries On*), d'autres personnages (John Grierson, Kathleen Shannon), d'autres problématiques (l'innovation technologique). Le chercheur qui veut creuser l'histoire de l'O.N.F. doit se rabattre sur des sources

multiples. Il faut néanmoins signaler que l'Office lui-même, parmi ses projets du cinquantième anniversaire, vient de publier *Le répertoire des films de l'O.N.F. / The N.F.B. Film Guide 1939-1989* qui comprend, outre des notices sur tous les films, une chronologie très élaborée de son histoire, mise en regard de l'histoire du cinéma au Canada, une bibliographie complète sur l'O.N.F. et ses cinéastes et des textes qui situent les films dans le cadre des études canadiennes et québécoises. Voilà l'instrument que le chercheur devrait privilégier pour approcher les 50 ans de l'O.N.F., et non une agréable lecture estivale placée sous le signe de « autant qu'ils peuvent s'en souvenir».

Pierre VÉRONNEAU

Cinémathèque québécoise.

Odette LEGENDRE, *Alfred Laliberté, sculpteur*, Montréal, Boréal, 1989, 331 p.

La biographie d'artistes est un genre littéraire qui échappe rarement à l'hagiographie: le récit de vie se transforme en discours de célébration et, par une habile mise en scène (événements, contexte, réalisation des œuvres, etc.), permet de révéler la «force», la «grandeur» et même le «génie» d'un créateur. Certains y verront une finalité plus prosaïque, par exemple, mettre en valeur —et faire hausser le prix— des œuvres sur le marché. On met habituellement à contribution des critiques d'art ou des écrivains qui s'intéressent au domaine. Parfois des amis ou des membres de la famille. Plus que de la passion motivante, la crédibilité de l'ouvrage dépend du prestige de la personne à qui échoit la réalisation.

Le travail que Odette Legendre consacre à son oncle Alfred réunit deux qualités: c'est l'expression d'une admiration et aussi le fruit d'une longue et sérieuse étude. Jeune, l'auteure passa de nombreuses heures dans l'atelier du sculpteur. Cinquante ans plus tard, elle s'est mise à la recherche de l'homme et du créateur dont elle a gardé un «lointain mais vivant souvenir». Son intention était de «retrouver Alfred Laliberté dernière le personnage officiel». Elle publia d'abord deux textes inédits de lui: son autobiographie, *Mes souvenirs* (1978), et la description de son milieu, *Les artistes de mon temps* (1986). Au fil des ans, elle a réuni une riche documentation faite de correspondance, d'articles de journaux, de témoignages et d'archives diverses. L'approche et le style du livre cadrent bien avec la personnalité du créateur, soit la sobriété et la discrétion. La nièce évite de se lancer dans de «périlleuses interprétations». Tout n'est pas dit: il reste, heureusement, des «zones d'ombre».

La vie de Alfred Laliberté, le «p'tit gosseux des Bois-Francs», est «celle d'une passion, la sculpture»; elle témoigne aussi d'une époque, de ses possibilités, de ses contraintes. Legendre décrit bien les différentes étapes d'une carrière à plus d'un égard exceptionnelle: appui d'hommes politiques de la région (le sénateur Cormier de Plessisville, le Premier ministre canadien Wilfrid Laurier d'Arthabaska), formation à Montréal et à Paris, amitié de Suzor-Côté, commandes publiques, expositions, enseignement à l'École des beaux-arts de Montréal, organisation du groupe La rose qui dételle, etc. L'étude est précieuse puisqu'elle fournit de multiples renseignements sur la «vie d'artiste» au début du siècle et dans l'entre-